Francofonía
ISSN: 1132-3310
francofonia@uca.es
Universidad de Cádiz
España

Bougdal, Lahsen
La quête d´un "Je" autre dans "Oser vivre" de Sihan Benchkroun
Francofonía, núm. 9, 2000, pp. 139-151
Universidad de Cádiz
Cadiz, España

Disponible en: http://www.redalyc.org/articulo.oa?id=29500909

Comment citer
Numéro complet
Plus d'informations de cet article
Site Web du journal dans redalyc.org

Système d'Information Scientifique
Réseau de revues scientifiques de l'Amérique latine, les Caraïbes, l'Espagne et le Portugal
Projet académique sans but lucratif, développé sous l'initiative pour l'accès ouverte

La quête d'un "Je" autre dans *Oser vivre* de Siham Benchkroun

(La búsqueda de un "Yo" otro en *Oser vivre* de Siham Benchkroun)
(A Quest of an "I" Other in *Oser vivre* by Siham Benchkroun)

Bougdal Lahsen

B.P. 1727 Bd. Ibnou Rochd, Ouled hamdane, Béni Mellal, Maroc. Tel: (33) 01 47 89 29 41. Courriel: bougdal@usa.net ou bougdal@wanadoo.fr

BIBLID [1132-3310 (2000) 9; 139-151]

Résumé
Dans une société qui tarde à se débarrasser de ses archaï smes, la narratrice effectue un parcours initiatique où le "je", noyé dans un nous, renaît progressivement en passant d'un état de culpabilité à un état de responsabilité. Au bout de ce parcours, le "je" assume pleinement sa différence et témoigne du renouveau qui caractérise cette littérature des années 90.
Mots-clés: Autre. Identité. Renouveau. Culpabilité. Responsabilité.

Resumen
En una sociedad que tarda en descargarse de sus arcaísmos, la narradora de *Oser vivre* de Siham Benchkroun efectúa un trayecto iniciático donde el "yo", ahogado en un "nosotros", renace progresivamente, pasando de un estado de culpabilidad a un estado de responsabilidad. Al término de este trayecto, el "yo" asume plenamente su diferencia y atestigua la renovación que caracteriza a la literatura marroquí de los años 90.
Palabras clave: Otro. Identidad. Renovación. Culpabilidad. Responsabilidad.

Abstract
In a society which takes a long time in getting rid of its archaisms, the narrator of *Oser vivre* by Siham Benchkroun accomplishes an initiatic trip where the "I" drowned in a "We" gradually manages to revive passing from a state of culpability to a state of responsibility. At the end of this trip, the "I" fully assumes its difference which proves this revival as being typical of Moroccan literature of the nineties.
Keywords: Other. Identity. Revival. Culpability. Responsibility.

N'est-il pas encore temps d'assumer notre responsabilité de proxénètes quant à la maltraitance que nous infligeons à cette littérature maghrébine dite

d'écriture française? Cette question s'impose à moi alors que j'ai décidé d'entamer la lecture du roman de Siham Benchekroun, *Oser Vivre.* Après les débats sur l'identité et sur l'avenir de cette littérature, après les polémiques sur sa légitimité et sa place dans le champ de production locale, voilà une nouvelle sectorisation qui commence à faire le mets de prédilection de certains critiques. Certains lecteurs préfèrent séparer la littérature exclusivement masculine des anciens et des jeunes et la littérature féminine. A-t-on vraiment besoin de compartimenter ces différentes écritures alors qu'ailleurs on parle de littérature tout court? Ne serait-il pas judicieux d'inscrire tout simplement les nouvelles plumes dans l'évolution historique de cette littérature?

Serge Ménager, dans un article récent, confirme cette division dans son analyse de l'évolution des écrivaines marocaines. Depuis leur émergence datant des années 70 et une partie des années 80, une nouvelle identité s'amorce à l'aube des années 90:

> Du "on" au "je", ces femmes sont maintenant parvenues à un "nous" qui, s'il n'est pas toujours clairement articulé ni formulé, ne s'en impose pas moins comme une réalité. (Ménager, 1999: 17)

En étudiant les différents traits rassemblant ces femmes, l'auteur signale qu'il y a un déplacement des luttes dans la mesure où *l'homme n'est plus l'obstacle à abattre,* mais somme toute un partenaire. En outre, et au-delà de ce "nous", c'est l'apparition d'auteurs uniques qui semble ouvrir une nouvelle voie devant cette littérature. C'est l'émergence de ces individualités qui engendre:

> [...] une régénération nécessaire pour que le "nous" qu'elles ont su créer durant ces dernières années évite la dissolution dans la banalisation, se ressource et s'épanouisse en une floraison de "je" à nouveau unique et fertile. (Id.: 31)

Il est à signaler, à mon sens, que cette régénération ne concerne pas uniquement les femmes, mais aussi les hommes. C'est pour cette raison qu'il est important de parler aujourd'hui de littérature marocaine dans sa globalité[1].

Toute prise de parole, tout acte d'écriture est à situer dans une perspective historique mettant l'accent sur les interférences.

Le roman de Siham Benchkroun reflète cette évolution. Il retrace l'émergence d'un "je" dans un regard croisé avec l'autre. La force du livre est condensée dans le verbe "oser" qui implique le rejet de l'interdit et le franchissement du seuil tolérable. Mais l'originalité de l'œuvre est plutôt dans la finalité de l'entreprise et non dans l'acte lui-même qui n'a rien de nouveau. La libération de la femme ne se réduit pas ici à un simple discours féministe cherchant à abattre le patriarche responsable de tous les maux et les asservissements de celle-ci. En refusant cette peau de chagrin, l'écrivaine (médecin de métier) dresse un diagnostic complet et pertinent du malade. Oser vivre, c'est dire non, d'une part, aux structures sociales et économiques qui consolident la soumission de la femme et, d'autre part, se révolter contre les habitudes qui finissent par détruire tout goût de vie. Chemin faisant, la narratrice dénonce également la participation souvent consciente de la femme à la consolidation de cette situation.

Cette prise de conscience s'appuie sur différents rapports avec l'autre qui médiatise et accompagne l'évolution et la libération du "je". Mon objectif est d'analyser ces regards croisés, leur nature et leur mode de fonctionnement dans le texte.

[1] Il est à constater qu'aujourd'hui au Maroc, la dynamique de la traduction des textes français en arabe, permet d'élargir le lectorat rebuté jusqu'à présent par l'ésotérisme de certaines œuvres. Avec ce changement de regard, les années quatre-vingt-dix marquent sans doute la fin d'un débat de légitimation pour ouvrir de nouvelles perspectives devant cette littérature.

1. Le regard de l'autre

L'histoire de Nadia, la narratrice principale, est celle d'une jeune femme bourgeoise qui dénonce les hypocrisies et les égoïsmes de la société avant de s'enliser à son tour, piégée par un amour aveugle pour Ali son partenaire. De déception en déception, elle tente de se redresser, non sans un sentiment de culpabilité, pour parler d'elle, de son échec, de sa différence et de sa régénération en fin de parcours.

Le livre s'ouvre sur la remémoration des souvenirs qui ont ponctué la vie de Nadia. Le premier concerne la relation avec son mari. L'entrée dans le mariage marque la fin d'une relation amoureuse où la narratrice a entretenu une série de rêves et d'illusions. L'expression de la passion qui aurait pu entraîner une fusion du "je" dans "l'autre" est freinée par le souci du respect des habitudes et des apparences dictées par la structure sociale. Cette première déception se solde par un état d'instabilité du couple. La séparation n'intervient qu'au bout d'un long parcours jalonné de souffrances et de désillusions. Un laps de temps où Nadia est tiraillée entre la lucidité et la soumission aux codes préétablis. Cette première relation (à Ali) s'inscrit donc sous le signe de la peur qui naît du regard de l'autre:

> Il est vrai que ma peur est une vieille habitude. Cela fait si longtemps que je me vautre dedans, que je cherche à l'amadouer, à la tromper, à la vaincre et que j'échoue lamentablement. Ma peur est une vieille peau que j'ai toujours endossée, étrennée ou camouflée, comme une fatalité.
> Depuis ma mère sans doute. Et puis, plus structurée encore, plus institutionnalisée, depuis mon mari. (Benchekroun, 1999: 10)

La rencontre de l'autre se fait alors par le regard. Il ne s'agit pas ici d'une simple opération d'appréhension, mais bel et bien d'une *prise de conscience d'être regardé* selon l'expression de Jean Paul Sartre[2]. La prise de conscience de

[2] En effet pour Sartre, cette prise de conscience ne naît pas du simple fait d'être regardé par autrui, mais plutôt de la vulnérabilité du moi. L'inscription somatique de celui-ci dans un

sa différence se fait alors par le truchement de l'autre. La narratrice du roman dit dans ce sens:

> En réalité, depuis les autres. Depuis, leur regard a entrepris d'infuser en moi, inexorablement, les devoirs et les interdits. À partir de là, je n'ai plus pu grandir. Et comme les autres je me suis mise à vieillir en vain. (Ibid.)

Le mariage, qui est le rapport à l'autre le plus institutionnalisé, joue un rôle d'intermédiaire entre le moi et le moi-même. C'est d'abord le rêve de la rencontre de l'être aimé avant qu'il soit l'expression d'un trouble affectif:

> Voulait-elle de ce mariage? Maintenant? Tout de suite? Ou cédait-elle seulement à la volonté massive qui s'appesantissait sur elle, celle de cet homme qui l'avait choisie, ou celle de son entourage dont l'accord signifié devenait déjà une ligne de conduite? (Id.: 14)

Pour la narratrice, le mariage rêvé est, on ne peut plus, un lieu d'accomplissement et non de négation de soi. C'est aussi une échappatoire à la censure de la société qui prohibe l'expression naturelle de l'amour:

> Pour elle, cela représentait d'abord le goût enivrant des nuits à deux plus jamais interdites. C'était l'évocation troublante des mots chuchotés ensemble, des caresses veloutées sous la lumière tremblée d'une bougie, dans le bercement voluptueux d'une musique douce: ces scènes délicieuses que racontaient ses livres ou livraient les écrans... Elle rêvait de blanchir toutes ses nuits prochaines et d'exulter du noir magique qui s'empare du monde. (Id.: 19)

La naïveté romantique et la bonté de Nadia s'opposent à la violence d'Ali, son époux. Les premiers malentendus du couple mettent en exergue un amour piégé par les convenances et les habitudes sociales. Dans cette zone conflictuelle la différence de soi est perçue par l'autre comme indifférence. La fusion du "je" dans le "nous" ne laisse aucune place à une dialectique d'ouverture. La relation

espace bien précis lui permet de prouver à la suite de tout changement de cette situation un ensemble de sentiments comme la honte, la fierté ou l'angoisse lui révélant le regard d'autrui. (Sartre, 1943: 328)

aux autres n'est pas une démarche de désir mais d'anéantissement. Cet effacement de la différence a pour conséquence *un trouble du champ affectif*:

> En vérité, elle avait en horreur la moindre velléité de violence. Plutôt que d'enflammer un caractère belliqueux, elle optait toujours pour une retraite prudente. Non qu'elle fût lâche ou hypocrite mais elle était complaisante et profondément pacifique. (Id.: 20)

En cédant à cette complaisance, la narratrice finit par s'enliser progressivement dans l'entonnoir des bienséances et des apparences sociales. En pointant les civilités hypocrites des autres, elle prend conscience de sa faiblesse en tant "qu'être-regardé". D'abord surprise et réticente, ensuite repentante, elle se découvre enfin inquiète et exaspérée. D'où un certain tiraillement entre la liberté des exigences amoureuses et la peur de choquer les autres:

> Ce dilemme s'imposa véritablement à elle lors de ses premiers affrontements avec le "monde adulte". Il semble en effet que son nouveau statut de jeune mariée devait la soumettre inévitablement à un inextricable foisonnement de convenances sociales. (Id.: 44)

Outre le regard de l'autre qui permet la découverte de soi, la binarité dialectique entre l'amour et l'indifférence reflète ce que Sartre appelle *le symptôme et la preuve de l'instabilité du rapport à autrui*. Dans *Oser vivre* l'idéal amoureux est vite suppléé par une relation conflictuelle où Ali joue le rôle du partenaire rangé, soucieux de respecter les codes socio-familiaux. Nadia, quant à elle, dénonce passivement ces interdits absurdes.

> -Mais enfin chéri, s'écria la jeune femme, jusqu'à quand doit-on subir d'absurdes traditions par simple respect ou par complaisance? Tu ne te rends pas compte que la moindre concession à ces préjugés t'implique dans ta vie la plus personnelle, la plus intime? (Id.: 45)

La description de cette zone conflictuelle ne touche pas uniquement les rapports des deux partenaires, mais permet également de mettre en lumière le

rôle de la femme elle-même dans le maintien de son asservissement. Les mères de Nadia et d'Ali par exemple concrétisent cet effacement volontaire:

> Il est des femmes savamment destructrices des attributs de leur sexe. El Hajja se voilait, plus qu'elle ne se coiffait, d'un hideux foulard aux couleurs sombres grossièrement parcouru de rayures violacées… Nadia était désorientée par autant d'hermétisme et de réserve. (Id.: 49-50)

Sans tomber dans un féminisme primaire, la narratrice démonte le système de l'intérieur en dénonçant la participation de ces "femmes d'Antan" à leur propre esclavage. Chemin faisant, elle n'omet pas de souligner sa faiblesse, piégée par un simulacre d'amour. Dans cette passion plutôt romanesque, la sortie de l'intériorité vers l'extériorité met le sujet dans une position où il est dépossédé par l'autre. L'être n'étant pas comblé, le désir d'altérité n'est que la manifestation d'un pur égoïsme:

> Ainsi, comprit-elle bien plus tard, nous prétendons aimer les autres pour ce qu'ils sont, alors que nous n'aimons que ce qu'ils nous font être, ou les vagues idoles auxquelles ils ressemblent.
> Amours alibis dont nous flattons sans cesse notre narcissisme inavoué, dont nous confortons notre viscéral égoï sme. (Id.: 56)

Cette relation est de nature négative. Il s'agit d'une confrontation entre la différence de soi et l'indifférence des autres. Le désir de l'autre reste bloqué par un comportement qui demeure cantonné dans une identification nostalgique avec soi-même. À ce stade, la narratrice se débat dans ses désillusions en regrettant l'âge de la jeunesse où tout était possible.

> C'est ainsi que j'ai appris à devenir femme pendant qu'au quotidien on s'attelait tranquillement à détruire mes ambitions d'être libre et qu'on m'inculquait, dans une certitude effarante, le mépris de ma condition. Curieux paradoxes contre lesquels j'ai buté ma vie durant: la solidarité des femmes n'est instinctive que dans le désespoir; mais que l'une d'elles surmonte l'impuissante fatalité où la soumettait son sexe et voilà la compatissante gente féminine mue en horde vindicative. Unies dans la faiblesse. Ennemies dans le pouvoir. (Id.: 69-70)

Dans ses efforts de libération, elle se fait violence en apprenant à déjouer les pièges de l'indifférence. C'est dire que la naissance d'un être nouveau passe par une redéfinition des rapports avec l'autre. La révolte étouffée est remplacée par un détachement des lois sociales instituées comme injustice. Cependant, le franchissement du seuil ne se fait pas sans remords.

2. La renaissance dans la culpabilité

Le sentiment de culpabilité est lié dans le roman à un manquement à la loi du partage telle qu'elle est instaurée par la communauté d'appartenance. L'automatisme des comportements sexistes imposés par les autres est remplacé par un refus de cloisonnement dans des habitudes séculaires afin de laisser sa propre trace. Cette décision de la narratrice est corollaire de la peur et de la culpabilité:

> Mon dieu, ce "on" que l'on fabrique, à petits coups d'humiliations et de terreurs, et qui s'installe en nous, hideusement géant, sale égoût crevé, suant de culpabilité crasseuse. Réseau d'interdits qui nous fait "dé-mouvoir", inhibitions viscérales contre lesquelles il a fallu pourtant pousser, tel un pied de chinoise comprimé et difforme…
> Si seulement "on" nous avait laissé grandir comme la vie en nous l'exigeait!
> N'est-il pas trop tard pour moi…
> Qu'est-ce que cette folle ambition de me refaire? De changer de destin? (Id.: 137-138)

Dans la psychanalyse de Freud, la culpabilité naît de la faute. En se libérant de la loi du partage, la narratrice se trouve dans un état de souffrance exacerbée par le regard des autres. Néanmoins, il n'est pas question ici d'un acte de cure qui consisterait, comme le postule Freud, à lever les interdits pour un temps précis pour *éclairer l'individu sur la nature de son conflit.* Nadia est parfaitement consciente de l'essence de sa culpabilité. La faute chez elle réside dans ce verbe "oser" qui s'impose au lecteur dès le titre du roman. Ce passage à l'acte s'avère nécessaire dans la renaissance d'un "je" cessant désormais de

vivre à travers les autres. Ainsi la faute engendre ce que François Guery a appelé à propos de Nietzsche:

> La mauvaise conscience, celle d'avoir mal fait, d'avoir fait le mal, sachant que c'est mal. C'est donc un acte qui revient à la mémoire de qui l'a commis avec "une morsure de conscience", une douleur et un remords. La faute se reconnaît à la douleur morale, et se commet elle-même en pleine conscience du méfait, de l'ignorance d'un "bien" obligatoire, elle est coupable. (Guery, 1998: 25)

La souffrance de Nadia naît de la contradiction entre ses désirs de libération et les contraintes sociales et économiques aliénantes:

> Je suis lasse de mes devoirs interminables: conjugaux, maternels, sociaux. Mais comment leur avouer ma démission sans risquer qu'ils m'abattent pour le monstre que je suis devenue?
> Il est déjà assez douloureux pour moi d'admettre que je ne fonctionne pas selon les règles édictées et de comprendre, sans me déchirer de culpabilité, que l'inanition à laquelle je succombe n'est rien d'autre qu'une absence de beauté, de plaisirs et d'exaltations…
> Vivre sans rêves? Sans émotions? Sans complicité ni partage? Autant mourir… (Id.: 204)

Pour se constituer une nouvelle identité, le moi délimite ses propres frontières. De ce fait, il substitue au désir de l'autre un retour sur soi. Même la relation amoureuse de la narratrice avec le peintre Omar qui aurait pu la libérer, conduit à un sentiment de culpabilité. L'amour en dehors de la cellule conjugale est associé là aussi à la faute:

> Mais en quelques secondes, elle se ravisa amèrement. À se dresser contre lui, elle n'aurait guère fait preuve d'honnêteté. Car au fond, n'était-ce pas de rejoindre un autre homme qui l'exaltait? Certes, elle l'aimait en silence et n'avait pas de reproches d'infidélité à se faire. Pourtant… Ne trahissait-elle pas la confiance d'Ali et n'était-elle pas coupable d'entretenir une relation aussi équivoque? (Id.: 223)

Il en ressort que la transition rendue possible par cette relation est vite bloquée par le poids de la morale. Toute l'œuvre est ainsi traversée par l'angoisse du compte à rendre.

> On ne construit pas, à force d'intimidations et de censures, des individus qui se révoltent ou qui refusent.
> Le seul mode d'emploi que je reconnaissais d'instinct était celui de la soumission. Respect de l'ordre établi, des traditions, des aînés, de la société, de la famille, des attitudes et des habitudes de classe.
> On m'avait seulement appris à ne pas faire confiance en l'avenir ni en mes capacités, et à noyer le "je" dans un "nous" figé depuis des siècles.
> À être malgré moi convaincue, les années faisant, que l'amour n'est pas une denrée dont s'alimentent les honnêtes femmes et que, de toute façon, il n'est que scintillements éphémères. (Id.: 242)

Si le rejet de cette altérité se solde par la culpabilité, c'est parce que justement elle fait partie de la cartographie identitaire du sujet. D'où l'importance de renégocier cette relation afin de passer à un état où le nouveau "je" assume sa responsabilité dans une sorte de disponibilité à l'autre. Ainsi le parcours de la narratrice ne s'arrête pas à ce stade déterministe de la relation dedans-dehors. Sa régénération prend pour socle un autre modèle relationnel fondé sur la proximité et sur le désir de l'autre comme respect et non comme impératif de contracter une dette.

3. La complicité de l'autre

Pour se construire une autre identité, Nadia quitte l'espace collectif des mensonges où le paraître entraîne la négation de soi. Cette redéfinition devient un travail initiatique où l'autre n'est plus un modèle. Le "je" se réalise dans une relation de complicité. C'est le cas par exemple des rapports de la narratrice avec son amie Leïla. Les premiers mots du roman témoignent de la profondeur de la blessure de la mémoire. Le travail de remémoration restitue les différents laps de temps qui vont de l'aliénation à la lucidité et qui s'entrecroisent tout au long du récit. Le voyage et la valise notamment (symbole des souvenirs)

permettent d'alterner les deux moments qui s'organisent au niveau du temps et de l'espace. Les rapports avec Leïla incarnent ainsi une différence positive dans la mesure où elle représente l'idéal de Nadia:

> Leï la, ma douce, ma très chère…Tout au fond de mon cœur en broussailles, tu scintilles en lumière éternelle. Tu m'as tant accompagnée dans mes longues traversées de l'ombre… Leï la, mon amie, il a fallu que je me sépare de toi aussi parce que tu jurais dans ma geôle. Tu étais un hymne si insolent à la liberté. Cela risquait de faire pousser des ailes à l'insecte mutilé que je suis. Car il faut apprendre à ramper en chœur à l'abri des marginaux ou des révoltés…
> Tu arrivais, sereine et entière, exposais tranquillement ta différence et je m'étonnais, naï ve, que les murs n'en explosent pas, que le monde ne s'écroule pas… (Id.: 107)

Leïla joue ici un rôle de catalyseur qui accompagne Nadia dans son processus de reconstitution identitaire. Elle incarne l'exemple de la femme libre, indépendante et militante ayant réussi à imposer sa différence et à faire valoir ses vérités. Quand elles sont séparées, après le départ de Leïla à l'étranger, l'écrit joue un rôle fondamental dans cette libération:

> Les lettres de Leï la initiaient un instant magique. Très souvent brèves et hachées à l'image de celle qui les écrivait, elles emplissaient Nadia d'une énergie nouvelle à chaque lecture. Recroquevillée dans le fauteuil en osier déglinguant du balcon, un large coussin pourpre sous ses hanches et les petits bouts de feuilles, nerveusement noircies, entre les mains, elle se ménageait de longues heures délicieusement solitaires où elle accompagnait en pensée les pérégrinations de son amie avant de lui écrire à son tour, volontiers plus loquace, puis de se plonger dans des rêveries interminables. (Id.: 152)

Dans cette relation, ce n'est plus la dialectique conflictuelle de l'amour et de l'indifférence qui est mise en avant, mais on ne peut plus un accomplissement du sujet dans la proximité de l'autre. La narratrice n'est plus dans un état d'instabilité. Au contraire, un télescopage des intérêts et des affections s'opère en autorisant l'expression du désir de l'autre dans le respect. Un désir qui naît selon Emmanuel Lévinas *par delà tout ce qui peut lui manquer ou le satisfaire*.

C'est dire que Leïla n'est pas ici un modèle où le moi est aliéné. Elle permet à la narratrice de prendre conscience de son "je":

> Oh! Laï la, j'ai déversé en toi mes rages et mes ambitions d'adolescente, mes rêves violés, les immenses illusions de mes amours, mes efforts vains pour les refabriquer, la douleur inapaisable de mes études inachevées et puis mes joies de femme en sécurité, mes tendres fiertés de mère, le ronronnement douillet de la maison où j'ai écoulé de si nombreuses années de ma vie. (Id.: 268)

Ainsi, par cette ouverture, la narratrice prend conscience de sa situation et s'évertue à la changer afin de retrouver sa liberté. Le roman construit sur la métaphore du voyage, se donne à lire en tant que parcours initiatique où le lecteur accompagne Nadia dans ses Pérégrinations Spatio-temporelles. Le "je" se redéfinit à travers ses différents rapports croisés avec les autres. D'un "je" noyé dans le "nous", à un "je" coupable il finit par se reconstituer en "je" responsable assumant sa différence.

> Qu'importent les douleurs de mes souvenirs, les cicatrices qui balafrent mon cœur, les échecs que j'ai essuyés, je n'ai plus de remords, je n'ai plus de dépit.
> Je me remets à l'espérance.
> Je veux recommencer à croire.
> Je veux revivre dans moi-même.
> Reposséder la vie en moi.
> Je fais vœu d'exister. (Id.: 270)

L'anaphore en "je", la préfixation en "re" et le programme narratif de Nadia (vouloir, faire) soulignent, à l'orée du récit, l'aboutissement d'un voyage au terme duquel le sujet s'est débarrassé de tous les codes aliénants des structures socio-économiques. L'autre, ici en l'occurrence, n'est plus l'étranger contre lequel il faut s'insurger. C'est le partenaire. Ce sont aussi les membres de sa société d'appartenance avec lesquels une redéfinition des rapports est nécessaire pour le devenir de toute une société. Le "je" est exprimé sur le mode de l'altérité qui occupe une place centrale dans le livre. Cette logique s'appuie, d'un point de vue formel, sur trois points. D'abord, elle épouse la logique du

voyage et du mouvement qui organisent le temps au niveau de la mémoire (analepse / prolepse). Ensuite, elle se donne à lire en tant que critique des autres qui s'opposent à soi. Enfin, elle se construit sur des figures telles que les antithèses, la relation et la comparaison. Il en découle que le "je" est différence. En dessinant la trace de son originalité, il propose une voie à suivre, un projet de société. Dans ce sens, le roman de Siham Benchekroun rejoint les textes d'autres jeunes écrivains marocains des années quatre-vingt-dix caractérisés par la régénération d'un "je" responsable.

Références bibliographiques

BENCHEKROUN, Siham (1999) *Oser vivre*, Casablanca, Eddif.

GUERY, François (1998) "Nietzsche, l'histoire naturelle de la faute", *Magazine littéraire*, 367, pp. 25-26.

MÉNAGER, Serge (1999) "La première personne plurielle des femmes écrivaines marocaines des années 90", *Le Maghreb littéraire*, III (5), pp.17-32.

SARTRE, Jean Paul (1990) *L'être et le néant*, Paris, Gallimard, (1ère éd.1943).